

Le foisonnement de l'immersion

Pierre LEROUX et Erik NEVEU

Comment mieux comprendre et décrire un univers social qu'en se plongeant au cœur de sa réalité, en partageant la vie de ses acteurs, en l'observant au plus près jour après jour ? Depuis longtemps les observateurs, analystes, descripteurs et « raconteurs » de « mondes sociaux » (anthropologues, ethnologues, journalistes, sociologues, écrivains...) ont défendu le recours à la pratique de « l'immersion » pour saisir ce qui par d'autres approches resterait inconnu ou caché, et permettre – comme forme d'engagement « total » – de dérober puis de révéler des vérités plus « sensibles » en laissant une part aux affects. Largement diffusés auprès d'un public peu familier des sciences sociales les récits d'Upton Sinclair, de Georges Orwell ou de Günter Wallraff, sur des univers sociaux souvent délaissés (travailleurs précaires, immigrés...) ou réputées difficiles d'accès ont constitué des tentatives remarquées pour dépasser les routines de l'enquête journalistique. Une part des journalistes qui, aux États-Unis, ont redonné dans des magazines ses lettres de noblesse à cette tradition revendique même le label de « journalisme d'immersion ». Mais le principe de l'immersion connaît aussi une actualité prolifique en sciences sociales prolongeant une histoire déjà très longue de l'immersion.

Le terme d'« immersion » utilisé ici est un terme pratique – plutôt qu'un concept, ou une désignation de « nouvelles » approches –, un « aimant », ajusté à notre projet de questionner des expériences variées ancrées dans des traditions et des époques différentes. Il permet en effet, au-delà des effets de mode et de banalisation ou de mythification auprès d'un large public (notamment à travers le journalisme) d'introduire une série de questions essentielles. Puisqu'il existe par-delà les époques un espace de pratiques qui relèvent de l'observation directe et de fait participante – au moins au sens minimal où on doit bon gré mal gré littéralement payer de sa personne –, comment se réinvente, se redécouvre sans cesse cet outil ? Comment le formalise-t-on, lui donne-t-on des règles, des vertus, une désignation tout simplement ? Un focus aussi large, pour un objet aux contours aussi volontairement flous ne peut évidemment pas partir d'une définition *a priori*, telle que l'observation ethnographique (depuis et avec Malinowski) l'a progressivement posée, aussi c'est à partir de quelques points de repère sommaires que nous rassemblons en premier lieu ces pratiques d'immersion : un temps d'observation « long » au sens où il provoque une rupture marquée avec l'univers d'origine, le cadre et les routines de vies de l'observateur ; des pratiques

« d'inclusion » dans le milieu observé (à découvert ou masqué) ; une volonté de s'interroger tout au long de l'expérience sur toutes les dimensions de ce qui est vécu (le recours à différents moyens pour conserver le témoignage de l'expérience dans ses différentes dimensions), et une restitution – le plus souvent par écrit – témoignant d'un point de vue réflexif sur cette expérience.

Fondée sur une dialectique du dedans et du dehors (inclusion et exclusion, participation et observation...), l'immersion plonge ses racines dans les récits d'expériences qui anticipent la naissance des sciences humaines. Peut-être faut-il chercher les premières traces dans des expériences qui ne se donnaient nullement pour but de la pratiquer en tant que telle : l'immersion naît autant qu'elle en est le produit, du métissage des cultures et des humains qui accompagne les voyages, les conquêtes, les colonisations¹ ou les « découvertes » des territoires et de leurs habitants, qui amènent souvent involontairement – et partiellement – des interrogations sur la relation entre soi-même et « l'Autre », l'Étrange et « l'Étranger » (quitte précisément à franchir certaines des barrières qui construisent *a priori* cette altérité) dans des contextes où le retrait et/ou le retour est si difficile à envisager qu'il conduit à des formes d'adaptation aux composantes (humaines notamment, mais pas seulement) d'un milieu auquel on n'a d'autre choix que de s'intégrer. Bien sûr, une immense majorité des aventuriers et voyageurs n'étaient animés ni par la curiosité ni par l'empathie à l'égard des peuples qu'ils rencontraient, mais, si on s'en tient aux seules pratiques, à la durée des « séjours », aux échanges et partages obligés, à l'adaptation nécessaire et parfois contrainte à des cultures fondamentalement différentes, on peut y trouver, précisément lorsque les auteurs quittent (dans leurs écrits) la peau du voyageur ou de l'aventurier, des éléments communs avec les récits d'immersion formalisés qui viendront ensuite : transfiguration du regard, techniques d'adaptation au milieu, interrogations sur le sens des pratiques observées, et prise de note (journal de bord) pour garder trace puis interroger des situations dont le sens n'est pas immédiatement donné et enfin témoignage écrit pour rendre compte d'une aventure souvent collective, mais surtout personnelle... Certaines de ces expériences d'immersion sont parfois volontaires : il peut s'agir d'une aventure souhaitée comme telle, avec les risques – physiques et psychologiques – qu'elle suppose, les surprises qu'elle réserve, un « déplacement » qui conduit à la remise en cause du regard et des certitudes formatées par une autre culture. S'il ne faut citer qu'un exemple – et lequel ! – la figure de Richard Francis Burton (1821-1890) pourrait résumer à elle seule l'immersion comme aventure personnelle, menée avec des procédés qui relèvent largement de l'intuition, sans principe préalable autre que la finalité du dépassement et le but ultime de l'aventure (le pèlerinage à La Mecque, la « découverte » des sources du Nil...). Voilà donc l'immersion telle qu'elle pouvait encore se pratiquer au cours du XIX^e siècle. Il s'agit encore pour Burton (et d'autres « grands

1. À l'occasion d'une réflexion sur les « revisites » au terrain Michael BURAWOY souligne que « les enquêtes canoniques, jusque-là immaculées, [...] qui souvent avaient été menées sous la garde rapprochée des colons – conditions d'enquête passées sous silence dans les textes originaux. » (Michael BURAWOY, « Revisiter les terrains. Esquisse d'une ethnographie réflexive », in Cefaï 2010 : 299).

voyageurs») d'explorer des « terrains » vierges (des territoires physiques autant que culturels, mais aussi – à titre plus personnel – le(s) terrain(s) de la transgression des normes sociales et morales de son époque²), avec un engagement qui l'amène à endosser de multiples identités, à parler un nombre impressionnant de langues, et à parcourir la planète, de préférence dans ces recoins les moins connus des Occidentaux, préfigurant par-là certaines des méthodes utilisées dans les travaux ethnologiques qui débutent un peu après (les premiers travaux de Franz Boas datent des années 1880, et ils sont eux aussi le résultat d'une conversion du regard). Certes, cela ne concerne qu'une part minoritaire des récits et des auteurs (il faut abandonner la position du voyageur ou du colon pour s'immerger³), eux-mêmes représentant une fraction extrêmement réduite des individus partis à la rencontre d'autres lieux et habitants.

Une dette envers le journalisme?

En convenir est peut être déplaisant pour le point d'honneur des sciences sociales, mais c'est grâce au journalisme que la pratique de l'immersion est vulgarisée et devient un outil privilégié de rapport au réel, à sa « vérité », potentiellement capable de donner accès à une vue plus complète d'un univers social ou d'une institution. Dans la concurrence que se livrent sciences naturelles, littérature et sciences sociales naissantes, le journalisme occupe une place déterminante et souvent oubliée. Wolf Lepenies a montré l'importance de ces confrontations et imprégnations réciproques de « cultures » et éclairé l'avènement de la sociologie⁴. Mais – sans doute parce qu'il se concentre sur les seules traditions de trois pays : la France, l'Angleterre et l'Allemagne et des traditions académiques institutionnalisées ou en voie de l'être – il ne relève pas l'importance du journalisme et sa prétention nouvelle (à la fin du XIX^e siècle) à rendre compte des réalités sociales avec un écho démultiplié par la force de diffusion grandissante de la presse au même moment. L'évolution du journalisme relève au même titre que l'avènement de la sociologie moins d'une dynamique interne d'expansion que d'une logique externe. Il affirme une prétention à parler du réel au plus grand nombre et connaît à travers l'immersion (forme physiquement et souvent politiquement engagée du reportage) sa révolution au moment où s'esquissent les premiers travaux de terrain en sciences sociales. Dans une société, dont les logiques de fonctionnement (politique, économique et social) connaissent des bouleversements inédits, où la complexification du fonctionnement (division du travail, industrialisation, salariat, urbanisation...) instaure des relations sociales d'un nouveau type, le journalisme trouve dans sa propre société des thèmes

2. « Sachez, monsieur l'abbé que je suis fier de pouvoir affirmer que j'ai commis tous péchés du Décalogue » répondit [Burton] un jour à un jeune prêtre » cité par Michel Le Bris dans la préface (Brodie, 1993 : 10).

3. On rappellera à ce sujet deux fameuses phrases du début de *Tristes tropiques* : « Je hais les voyages et les explorateurs », « l'aventure n'a pas de place dans la profession d'ethnographe ; elle en est seulement une servitude. »

4. Le sous-titre de l'ouvrage *Les trois cultures* précise : *Entre science et littérature l'avènement de la sociologie* (LEPENIES, 1990), mais l'avènement de la sociologie aux États-Unis, n'y est pas évoqué.

d'enquêtes inédits. Le coup d'éclat de Nelly Blye (en 1887), et son immersion incognito, dans un asile psychiatrique prend pour objet une réalité proche mais présuppose qu'elle possède pour les lecteurs l'attrait de la découverte. Trois éléments transforment ainsi le travail journalistique : une approche au plus près d'une réalité par l'expérience vécue et l'endossement d'un rôle social, ce qui met en valeur l'originalité de l'information ainsi récoltée ; une transformation de la position de l'observateur en quittant l'extériorité professionnelle codifiée dans la pratique du reportage (l'immersion journalistique est aussi appelée *reportage clandestin*) ; enfin une volonté dénonciatrice voire de scandalisation qui restera une constante de la pratique de l'immersion journalistique non sans quelque efficacité⁵. Dans les mêmes moments les travaux ethnographiques paraissent se situer en retrait des mutations sociales, les micro-sociétés auxquelles ils s'intéressent valent par leurs spécificités et le témoignage d'organisations sociales appelées à disparaître. La pratique sociologique entretient quant à elle une parenté nette avec le journalisme pour les thèmes auxquels elle s'intéresse (le monde du travail, l'organisation sociale de communautés pour la première école de Chicago) tout en s'appuyant sur les acquis méthodologiques des travaux des ethnologues : les premières enquêtes de terrain menées sur un temps long (W. E. B. DuBois publie *The Philadelphia Negro* en 1899) préfigurent les formes plus radicales d'immersion qui viendront ensuite.

Pratiques parallèles et convergences

Les développements ultérieurs et parallèles, des pratiques d'observation participantes issues de traditions différentes (schématiquement le journalisme, les sciences sociales, la littérature), font que, sans forcément s'opposer aujourd'hui – parce qu'elles s'ignorent le plus souvent – elles cohabitent dans des espaces distincts et souvent étanches. Ces vies parallèles pourraient d'ailleurs bien exister aussi au sein des sciences sociales, tant il n'est pas sûr que les expériences et bilans, même les plus canoniques⁶, des ethnologues et anthropologues ne soient familiers aux sociologues ou politistes et vice-versa. L'approche que nous avons adoptée dans ce livre ne présuppose pas que toutes les formes d'immersion puissent se fondre dans un grand tout. Mais elle part du principe qu'on peut les interroger – sans les hiérarchiser – à partir de quelques problématiques communes. Il faut pour cela s'accorder sur une ouverture d'esprit assez large pour intégrer aussi bien des expériences qui s'éloigneraient des chemins les mieux balisés de l'orthodoxie scientifique et/ou du dogmatisme des méthodes et se réfèreraient à différentes traditions « d'immersion », que celles qui se rattacheraient objectivement aux cadres de l'observation participante dans les sciences sociales. Pour des raisons qui tiennent autant à la division

5. Citons par exemple les suites bien connues du *roman* (fondé sur une enquête de terrain) d'Upton SINCLAIR en 1905 dénonçant à la fois les conditions de travail et d'hygiène dans les abattoirs de Chicago, d'abord paru en feuilleton dans un journal socialiste puis livre à succès, qui amènera une prise en compte politique des problèmes sanitaires dans le domaine alimentaire.

6. On peut penser à des textes comme « *Ici et La-Bas* » de GEERTZ (2006) ; PIASERE (2010).

du travail social que du travail académique les différentes traditions professionnelles d'observation et de description ne sont que très rarement amenées à confronter leur rapport respectifs au « terrain », leurs principes de cadrage des observations et leurs façons de rendre compte de ces expériences. Elles diffèrent il est vrai profondément par leurs objectifs : les sciences sociales ont plutôt tendance à considérer que l'immersion prend place dans un travail d'enquête, permettant de découvrir des dimensions difficiles à atteindre – voire inatteignables dans le cas de l'ethnologie classique – par d'autres moyens. Sa pratique s'articule le plus souvent avec d'autres modes de connaissance de l'objet, et/ou des formes d'analyses complémentaires, de recul, de prise de distance qui pour n'être pas pratiquées par les seules sciences sociales n'en constituent pas moins un passage incontournable de la démarche scientifique. L'expérience menée, le récit et l'analyse auquel elle peut donner lieu ne constituent donc pas majoritairement une fin en soi pour les sciences sociales, mais un apport de connaissance original dans un ensemble souvent beaucoup plus large. Il en est tout autrement dans le cas des pratiques journalistiques et littéraires d'immersion (et de toute la gamme des formes hybrides qui renvoient à l'une et l'autre pratique⁷). Le point de départ n'est pas le même en raison des contraintes propres au journalisme (une commande de la direction ou le plus souvent une proposition qu'il faut « vendre » à la direction d'un journal⁸) : l'originalité du projet (le terrain mais souvent aussi les moyens pour l'investir) est une condition préalable de sa concrétisation et la finalité est avant tout de produire un récit donnant à voir l'expérience vécue. De ce point de vue, la pratique de l'immersion journalistique va à l'inverse de celle sciences sociales : l'absence de cadre méthodologique préétabli (ou trop contraignant) de recueil des informations fonctionne comme une garantie d'authenticité de l'expérience, et l'épreuve doit être menée avec une certaine naïveté (plus ou moins feinte) pour mieux faire le récit de ces émotions au lecteur⁹. Le récit journalistique de l'immersion commence souvent par l'histoire du franchissement d'une frontière qui ouvre à un monde peu ou mal connu. Significativement, les expériences emblématiques mettent dès l'origine en scène des coulisses, des institutions fermées, des sous-sols, des « arrière-cuisines » ou des marges de la société et et soulignent la transformation du regard entre l'avant et l'après¹⁰. Peut-être y a-t-il

7. Les journalistes pratiquant l'immersion abandonnent le plus souvent les formats journalistiques traditionnels pour rendre compte de ces expériences en publiant les récits de leurs expériences sous forme de livres. Les *mooks*, (hybride entre magazine et livre) sont aujourd'hui des supports particulièrement adaptés à ce type d'expérience.

8. Bien que certaines expériences d'immersion célèbres ont été menées sans que le projet de publication ne soit anticipé.

9. « Moi j'ai décidé de me laisser porter par la situation. Je ne savais pas ce que je deviendrais et c'est ce qui m'intéressait », souligne la journaliste Florence AUBENAS dans la présentation de son ouvrage *Le quai de Ouistreham* (2010 : 10).

10. Le dernier paragraphe de *Dans la dèche à Paris et à Londres* (ORWELL, 1933) en est un exemple parfait : « Je tiens toutefois à souligner deux ou trois choses que m'a définitivement enseigné mon expérience de la pauvreté. Jamais plus je ne considérerai tous les chemineaux comme des vauriens et des poivrots, jamais plus je ne m'attendrai à ce qu'un mendiant me témoigne sa gratitude lorsque je lui aurai glissé une pièce, jamais plus je ne m'étonnerai que les chômeurs manquent d'énergie. Jamais plus je ne verserai la moindre obole à l'Armée du Salut, ni ne mettrai mes habits en gage, ni ne refuserai un prospectus qu'on me tend, ni ne m'attablerai en salivant par avance dans un grand restaurant. Ceci pour commencer » (1982 : 291).

là un point de rencontre avec les plus « exotiques » des travaux de sciences sociales, dont le cahier des charges suppose, comme le rappelle Geertz, de signifier au lecteur « J’y étais, pour de vrai ». La découverte proposée au public se teinte obligatoirement d’un exotisme quand bien même celui-ci ne nécessite ni voyage ni rupture longue, mais impose l’ouverture d’une porte habituellement fermée et la mise en situation inédite provoquée par l’immersion permet le dévoilement sur un lieu, un milieu, un espace social. La *terra incognita* du journalisme est parfois au coin de la rue (historiquement sur ce point le journalisme fut précurseur), et la distance sociale est censée produire pour le lecteur autant de dépaysement que la distance géographique. Et quand bien même le lieu n’est ni si étrange, ni si inconnu, ni si fermé, c’est l’épreuve telle qu’elle est vécue – par sa durée et/ou par l’emprunt d’un rôle social ou professionnel par le journaliste et les stratégies d’observation qu’il a mises en place (déguisement, transformation physique...) – qui participent de l’intérêt principal du récit. En ce sens, le journalisme pousse plus loin que le sociologue la pratique du « vol » sans toujours s’interroger sur les tensions morales ou méthodologique¹¹.

Le Lien entre immersion et littérature (au sens classique du terme) est bien différent du fait des différences fondamentales entre les contrats de lecture. Le chercheur et le journaliste servent implicitement la vérité, la valeur de leur travail est dans ce principe et la méthode quelle qu’elle soit doit y contribuer. En théorie, la fiction n’a pas cette contrainte, la liberté de l’écrivain l’autorise à s’éloigner encore plus que le journalisme d’un cadre méthodologique, elle peut s’affranchir autant qu’elle le souhaite du rapport à la réalité et elle ne dit le plus souvent rien du rapport de l’auteur au milieu dont il nous parle, mais en quittant les cadres classiques de l’expérience elle peut éventuellement pousser le plus loin l’immersion (*La recherche du temps perdu*, le récit d’une immersion?¹²), dans des œuvres qui ne donnent plus seulement pour but la connaissance poussée d’un univers social pour donner au récit des « effets de réalité » (c’est classiquement la fonction documentaire de l’immersion dont la création littéraire s’est éloignée tout au long du xx^e siècle), mais qui ont de fait pour objet principal la prise de distance et l’analyse de situation vécues pour un temps donné (à commencer par celle de l’auteur¹³). S’intéressant au forme hybrides regroupées sous le terme de

11. Cf. sur ce point le texte d’Olivier Schwartz.

12. Pour une mise en perspective de *La Recherche...*, et du péril de vouloir faire de Proust un sociologue et/ou un rapporteur fidèle d’une réalité vécue voir Florent CHAMPY, « Littérature sociologie et sociologie de la littérature. À propos de lectures sociologiques de *À la recherche du temps perdu* », *Revue française de sociologie* 2000, vol. 4 (2), p. 345-364. Nous n’affirmerons donc pas ici sérieusement qu’il fût un pratiquant de l’immersion, tout en considérant qu’il eut une sensibilité sociologique éminente.

13. Le statut du récit littéraire peut être ambigu au point d’entretenir une proximité avec des travaux de sciences sociales sur des objets identiques (la « littérature » américaine consacrée aux *hoboes* en fournit un bon exemple, mêlant romans, récits, travaux sociologiques de terrain menés ou non en immersion). Dans un autre ordre d’idée, l’auteur peut emprunter différents détours pour aborder un même sujet. Ainsi, l’écrivain Iain LEVISON met en scène les « perdants » de l’Amérique avec une parenté entre des œuvres explicitement fictionnelles et d’autres livrant un récit en première personne d’expériences de travailleur précaire et une dénonciation désabusée du système qui les produit.

« journalisme littéraire » Isabelle Meuret souligne cependant les multiples convergences entre travaux de sciences sociale, journalisme et littérature aux États-Unis :

« comment comprendre l'histoire de l'esclavage et de la discrimination raciale si ce n'est en lisant *The Souls of Black Folk* (1903) de W. E. B. Dubois? Comment saisir le désespoir des Américains durant la Grande Dépression si ce n'est à travers les écrits de James Agee et les photos de Walker Evans rassemblés dans *Let Us Now Praise Famous Men* (1941)? Comment mesurer la révolte d'une génération contre la guerre du Vietnam sans lire *The Armies of the Night* (1968) de Norman Mailer? Comment partager les délires psychédéliques de la contre-culture, et les remettre en question, sans connaître Tom Wolfe, Joan Didion, ou Hunter S. Thompson? » (Meuret, 2012)

Ainsi, les points communs aux expériences d'immersion telles que nous avons souhaité les aborder dans cet ouvrage ne se situent pas dans la rigueur de la méthode (sur laquelle les sciences sociales ont poussé le plus loin le cadrage et le questionnement) mais dans les marges, dans cette dialectique du dedans et du dehors qui demeure une des originalités constitutive de l'immersion, dans les différents aspects de cette irremplaçable « expérience incarnée de l'enquêteur » (Cefäi, 2010) et sa mise à distance. Rappelons que, de ce point de vue, les sciences sociales n'ont jamais été les seules à élaborer les principes d'une « théorie en action » de l'immersion. La réflexivité de l'observateur engagé questionne les aspects problématiques d'expériences toujours irréductiblement singulières et limitées (on reste quoi qu'il en soit un observateur quel que soit le degré d'inclusion auquel on peut prétendre¹⁴) et il reste encore des « placards » à ouvrir pour questionner ce qu'ils recèlent¹⁵. Toute pratique d'immersion butte en dernier ressort sur cette irréductibilité, ce qui rend à la fois riche et problématique l'articulation du ressenti, de l'analyse, de la retranscription écrite (partielle et définitive) et de la restitution (aux sens large ou Didier Fassin l'entend dans cet ouvrage). Somme toute, l'immersion reste féconde parce qu'elle autorise des débordements hétérodoxes, une réinvention des méthodes, l'innovation et l'initiative, l'utilisation de nouveaux outils (micros, caméras¹⁶), ou la revendication d'un retour aux sources. La variété des méthodes et les chemins de traverses méthodologiques font l'objet à juste titre d'analyses qui en pointent certaines des limites et des non-dits (voir par exemple les remarques de Marie-Eve Thérenty), mais ces mêmes expériences peuvent aussi conduire à de féconds questionnements réflexifs. Les interrogations sur l'immersion sont infinies et inépuisables,

14. Voir à ce sujet l'analyse de Laurence PROTEAU.

15. Cf. le texte de Sébastien CHAUVIN.

16. Dans « *Random Family* » (200) Adrian NICOLE LEBLANC laisse à ses interlocuteurs de petits dictaphones où ils enregistrent des moments de vie, chantonnet ou soliloquent, fournissant un des matériaux des flux de pensée qui s'inscrivent dans le reportage, dans *Eux et moi* (2001), c'est la caméra à la main que Stéphane BRETON mène son interrogation réflexive sur ses rapports avec les habitants d'un village de Nouvelle-Guinée dans lequel il a effectué plusieurs séjours.

consubstantielles à sa pratique... et il n'y a pas jusqu'à la comédie hollywoodienne qui n'ait apporté sa pierre au questionnement¹⁷.

Quelques pistes pour des recherches à venir

On l'a compris l'objet de ce volume est de questionner les genèses, usages, rendements et risques des pratiques de l'immersion. Il le fait dans un espace d'expériences borné par la littérature, le journalisme et les sciences sociales. Peut-on risquer de suggérer en quoi ces travaux peuvent aussi fonctionner comme un tremplin vers de nouvelles recherches? Une première piste, dans une perspective d'histoire sociale des idées, pourrait consister à questionner à la fois ce qui fait émerger des moments où s'exprime un besoin de « parler de la société », de le faire à partir d'une approche sensible faite d'immersion et d'enquête. Qu'est ce qui fait surgir dans les années 1900, puis resurgir dans les années 1970, le *muckracking* aux États-Unis? Qu'est ce qui engendre ces moments d'hétérodoxie culturelle nourris d'une sensibilité du vécu et de l'enquête qu'expriment les *angry young men* britanniques des années cinquante-soixante, le néo-polar français des années soixante-dix? La question devrait se doubler d'une réflexion sur la possible désynchronisation de cette démarche entre les champs, les vecteurs d'investigation du social. Qu'est ce qui fait, si l'on en croit l'immodeste Wolfe, que le *New Journalism* puisse revendiquer au seuil des années soixante-dix de produire à la fois le meilleur d'un journalisme attentif au monde social quotidien et le meilleur d'une littérature imbibée du réel puisque « les romanciers avaient été assez aimables pour abandonner derrière eux, pour notre bande, un joli petit morceau de matériel: toute la société américaine en fait » (Wolfe, 1973: 45)? Quand et comment s'inventent en littérature des manières de parler du monde qui redéfinissent ce que serait le réalisme, le mode de restitution optimal du réel sur un mode « magique » (Garcia-Marques, Rushdie) ou sociologisant (Perec... dont Becker – 2001 – questionne le lien aux sciences sociales)? Pourquoi les sciences sociales peuvent-elles connaître des moments d'éclipse ou de dévaluation des dimensions les plus immersives de l'enquête, lorsqu'elles sont laminées entre « Suprême théorie » et « Empirisme abstrait » pour reprendre les formules de Wright Mills (1967) où lorsque – dans des versions pathologiques du pragmatisme – l'attention aux grammaires finit par dépeupler le monde de la chair de ses acteurs? Ces questions suggèrent aussitôt une deuxième famille d'interrogations: l'espace au sein duquel on parle du/le social est-il triangulaire? Ne faut-il pas en redéfinir le périmètre? L'attention que Lepennies porte aux sciences exactes comme productrices d'un discours sur le social ne vaut-elle qu'au passé? Qu'engendrent ces dispositifs (faut-il parler d'immersion dans le vivant?) qui consistent à capter en images le fonctionnement d'un cerveau, à saisir des dosages hormonaux, à décoder des fonctionnements biologiques? À coup de

17. Dans *Sullivan's travels* (Preston Sturges, 1941), c'est l'industrie Hollywoodienne qui s'interroge avec humour à travers les expériences d'immersion d'un acteur déçu dans les milieux les plus démunis.

commentaires dans une revue de vulgarisation (l'inévitable fonctionnement asymétrique des cerveaux masculins et féminins saisis par IRM!), d'essais de savants, de manuels naïfs de développement personnel instruits par les avancées de la science, un discours biologisant, bien balisé par Sébastien Lemerle (2014), se déploie aussi – dans la logique de ce que Canghulhem (2009) nommait idéologie scientifique – un discours qui revendique abusivement sur le monde social la juridiction explicative des sciences du vivant. Pareillement, il n'est plus tenable à l'âge des écrans de condenser sur la littérature les supports culturels d'une mise en récit, en sens, du monde social. Mais là encore nos questions demeurent : pourquoi une attention à la complexité du monde social, sa mise en récit passent-elles aujourd'hui – aux États Unis spécialement – par les séries télévisées bien plus que par le cinéma ? Troisième type de piste de travail que peut encore inspirer ce livre : celle des articulations du comment et du pourquoi. On connaît la formule interactionniste « *How is Why* ». Des problématiques comme celle de la carrière manifestent sa fécondité. Reste que le comment n'épuise pas toujours le pourquoi, si on s'interdit par exemple de questionner les propriétés sociales de ceux que l'on observe et côtoie, si l'on prétend trouver sur la scène d'interaction tous les éléments explicatifs de sa dynamique. Ne faut-il pas à Beaud et Pialoux (1999) quitter les ateliers pour retourner vers l'école quand ils veulent faire sens des tensions générationnelles dans leur enquête aux usines Peugeot ? Ce volume offre alors matière à tester et enrichir la réflexion formalisée par Jack Katz (2001). Il suggère que l'intelligence du comment ouvre celle du pourquoi si l'observateur sait être sensible à une série d'indices et de tensions : situations ou comportements paradoxaux ou énigmatiques, affleurement de tensions ou de manifestations affectives, contrastes saisissants (quelles photos placent dans leur bureau, et où, patrons et secrétaires ?) ou identification de scènes ou d'interactions qui engendrent typifications des comportements. Katz souligne aussi combien ce sont des savoir-faire en matière d'organisation des données collectées, de mises en récit ou de mise en page (il cite les premières années d'*Actes de la recherche*) qui peuvent produire ce glissement explicatif. Mais ne faudrait-il pas aussi produire une typologie raisonnée de ce que la meilleure immersion ne peut éclairer seule, une théorie de ce que sont les opérations de découpage-mise en connexion par lesquelles une pensée relationnelle relie au monde social dans lequel on s'immerge d'autres champs ou mondes qui affectent, expliquent ce qui s'y observe ?

En immersion ? Oui, dans des terrains, dans un esprit sociologique qui pense les faits sociaux comme des relations.

PS: On allait oublier la bande-annonce!

Issu du colloque *En immersion* organisé en novembre 2013 à Rennes par le Centre de Recherche sur l'Action Politique en Europe (CRAPE-ARENES), ce volume nous semble riche d'une cohérence de contenus assez forte pour nous dispenser d'une introduction à la Monsieur Loyal, où chaque auteur se doit d'être cité et chaque texte lesté d'une phrase bienveillante. Nous n'offrirons donc au lecteur que trois indications complémentaires à la table des matières.

D'une part le volume est structuré autour de cinq thématiques qui permettraient (sous la contrainte de ce qu'aucun texte ne peut être réduit à une contribution univoque) de ventiler les textes retenus autour de grandes thématiques et problématiques. Le volume s'organise donc en éclairant successivement : 1) des expériences pionnières d'immersion menées dans le journalisme, la littérature et la sociologie, 2) des interrogations sur la relation spécifique entre biographie et pratique de l'immersion dans des travaux sociologiques et ethnologiques 3) les apports spécifiques de l'immersion dans le cadre d'expériences confrontées à des contraintes particulières 4) les tensions liées à la pratique de l'immersion 5) la question de la restitution de l'expérience d'immersion.

Chacune des parties thématiques est introduite par une présentation originale (Marie-Eve Thérenty, Laurence Proteau, Sébastien Chauvin, Olivier Schwartz, et Didier Fassin que nous remercions chaleureusement) dont le propos est moins de saluer ou de célébrer les textes qu'elle prélude que de s'en saisir comme un prétexte ou une inspiration pour ouvrir la réflexion sur chacun des thèmes.

Nous avons enfin choisi de ponctuer ce volume de la traduction d'un texte d'Andrew Abbott dont tant la forme (longue) que le fond (très érudit tant en sociologie qu'en analyse de récit, critique du recours au « récit » que des textes de ce livre valorisent) pourront surprendre. Mais cette ponctuation paradoxale s'inscrit aussi dans un projet qui voulait revisiter, requestionner les évidences et la banalisation d'un espace de démarches qui sont à la fois – spécialement en France – partie d'un sens commun méthodologique et toujours génératrices de questions et de paradoxes.